

## JULES VALLÈS, ECRIVAIN POLITIQUE — SES IDÉES

Vallès a vécu pendant la période de luttes violentes entre les forces révolutionnaires et les éléments conservateurs qui „n'avaient rien oublié et n'avaient rien appris“. Ainsi, après la chute de Napoléon I, quand on essaie de reconstruire la monarchie sur les fondements de l'ancien régime, des révolutions secouent l'Etat avec une fréquence inquiétante, et, après une stabilité illusoire sous le Second Empire, elles provoquent la ruine définitive des structures politiques qui imitaient les modèles d'avant 1789. Vallès n'avait pas vu la première de ces révolutions, celle de juillet ainsi que les révoltes ouvrières de ce temps, car il est né sous la monarchie de juillet, le 11. VI. 1832, mais ces événements lui furent racontés par ceux qui avaient pris part aux luttes. Quant aux autres révoltes, il y prit part lui-même, et elles marquent les étapes de sa courte vie (m. le 14. II. 1885) qui coïncide avec le grand essor de l'industrie, dû surtout à l'invention de la machine à vapeur et du métier Jacquard. La concentration apparait, la fièvre des spéculations financières s'annonce. Des banques nouvelles se créent, des fortunes s'effondrent, d'autres se forment sur l'arène des grands intérêts qui trouvent de nouveaux champs d'action dans les pays coloniaux qu'on est en train de conquérir. Le pouvoir passe aux mains de la bourgeoisie. D'autre part, c'est le prolétariat qui réclame des droits. Le fait qu'il y avait, en France, 241.000 électeurs (payant au moins 200 fcs de contrib.), pour 35 millions d'habitants<sup>1</sup>, prouve suffisamment qu'il y a un nombre restreint de privilégiés. Les aristocrates de naissance sont remplacés par les aristocrates-financiers. La lutte entre le Capital et le Travail devint plus âpre du moment où le nombre des pro-

<sup>1</sup> D'après Bruhat Jean, „L'Europe, la France et le mouvement ouvrier en 1848“, p. 16.

létaires commença à croître rapidement, et quand les travailleurs, conscients de l'injustice, se mirent à protester violemment contre l'exploitation.

A 16 ans, Vallès déclare déjà son enthousiasme pour „la sociale“. Petit fils d'un paysan auvergnat, fils de professeur de lycée, Jules Vallès a bien vu la misère autour de lui, et il a lui-même longtemps vécu dans l'indigence; jeune étudiant, il a dû beaucoup souffrir en cherchant à gagner son pain, à Paris, pendant les premières années du règne de Napoléon III. Il constata que pour les prolétaires la liberté se réduisait à la permission de souffrir la faim, de crever de misère ou de mourir sur les barricades; il remarqua aussi que liberté, égalité et fraternité n'étaient que des slogans dans la bouche des politiciens du Second Empire, qui devaient cacher les conflits entre patrons et ouvriers. De même, le mot d'ordre de Guizot: „Enrichissez-vous“ ne faisait que camoufler l'exploitation brutale, et même la sanctionner. Le gouvernement impérial s'est appliqué à multiplier les richesses du pays, car la possibilité de s'enrichir devait être une sorte de compensation pour les libertés qu'on avait retirées au peuple. Mais la hausse, l'une des plus importantes qu'ait notées la Bourse de Paris, ne fit profiter que la bourgeoisie. La situation de l'ouvrier était nettement défavorable: les lois lui interdisaient toute action collective contre le patron et, en cas de litige, le code favorisait l'employeur. Enchaîné à son atelier, l'ouvrier ne pouvait pas protester légalement contre l'exploitation. Il est vrai que Napoléon III avait essayé d'améliorer le sort de l'ouvrier, mais en limitant la liberté d'action des associations ouvrières qu'il voulait philanthropiques<sup>2</sup>, il ne gagna pas la confiance des ouvriers et n'améliora pas leur sort. Vers 1860, la situation de l'ouvrier français était peut-être pire qu'aux environs de la révolution de 1848<sup>3</sup>. Cela fit naître une haine violente pour le régime de dictature, pour Napoléon III lui-même<sup>4</sup> et pour les exploiters bourgeois. Les journées sanglantes de la Commune en furent l'épilogue.

<sup>2</sup> A. Mallet, *Histoire contemporaine depuis le milieu du XIX*, s., p. 141.

<sup>3</sup> E. Lavisse. *Hist. de Fr. contemp.*, t. VI. p. 369

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 246.

C'est le tableau de ces misères du prolétariat, ses espoirs, ses luttes et sa tragédie qu'on trouve dans l'oeuvre de J. Vallès, surtout dans sa trilogie *Jacques Vingtras* (*L'enfant* — 1878, *Le Bachelier* — 1881, *L'Insurgé* — 1886), dans *Les Réfractaires* — 1865, dans *La Rue* — 1866, dans *La Rue à Londres* — 1884 etc. On retrouve ces mêmes problèmes dans la plupart de ses nombreux articles, parus dans une quarantaine de journaux dont voici les plus importants; (avec les dates de sa collaboration): le „*Figaro*“ (1858—65) et *l'Evènement* (1865, 66, 76, 77) de Villemessant, *L'Epoque* d'Ernest Feydeau (1865), *Le Progrès de Lyon* (1864—65), *La Situation* (1867—68), *Le Réveil* (1878, 1881—82), *Le Voltaire* (1878, 1880), *La France* (1882—83), *le Matin* (1884—85). Il faut y ajouter *La Rue* (1867—68, 1870) et *Le Cri du Peuple* (1871, 1883—85), les plus importants des journaux fondés par Vallès lui-même.

Ce qui saute aux yeux, dans ces articles, c'est l'unité de ton et l'attitude sans compromis envers les faits ou problèmes. Cela nous oblige à admettre que J. Vallès avait des idées et opinions bien ancrées, puisque son activité de journaliste l'avait conduit jusqu'aux barricades de la Commune. Cependant, après la chute de la révolution de 1871, dans laquelle Vallès avait pris une part si active, la plupart des critiques français du XIX s., se laissant emporter par la vague de haine qui submergea Paris, évitaient de juger favorablement cet écrivain révolutionnaire; certains d'entre eux, poussés par leurs préjugés politiques ou littéraires, et guidés par certaines apparences ou fausses informations, émettaient des opinions très défavorables à l'ancien Communard. On l'accusait le plus souvent, et c'est là un reproche typique, de manque d'opinions et de convictions politiques.

Ce reproche est-il mérité? C'est à cette question que le présent article tâchera de donner une réponse. Et il est utile de reconstruire l'ensemble des opinions de J. Vallès car il fut un journaliste remarquable, et, par-dessus le marché, un écrivain de talent, dont le nom devrait figurer dans tous les manuels d'histoire de la littérature française.

Il est bien vrai que Vallès ne fut pas un penseur qui aurait élaboré un système philosophique original, mais pouvons-nous, aujourd'hui, répéter après Brunetière: „Celui-ci n'eut jamais ce qui s'appelle une idée politique ou sociale“?<sup>5</sup>

Dans tout système philosophique ou ensemble d'idées, le problème de l'attitude envers la religion, la foi et Dieu est un des éléments les plus importants car c'est là que se manifestent le plus nettement les différences de conceptions et d'opinions. Voilà pourquoi je me propose de commencer par là l'étude des opinions de J. Vallès. L'auteur de „Jacques Vingtras“ ne reçut pas d'éducation chrétienne et son contact avec le catholicisme fut très superficiel. De bonne heure, il perdit la foi, et, pendant toute sa vie, il fut un athée fidèle à la formule que nous lisons sur la déclaration de membre de la franc-maçonnerie: „son devoir est de ne pas s'occuper de Dieu“<sup>6</sup>. Ce principe convenait bien à sa conception matérialiste. Cependant, il ne fut pas indifférent envers l'Eglise: plus d'une fois il exprima son anticléricalisme, allant même jusqu'à l'antithéisme. Ainsi, il critiqua les pratiques religieuses, au nom du progrès, en ennemi de tout traditionalisme et du culte des grands (le culte des saints!) et parce que l'Eglise était pour lui synonyme de discipline et de hiérarchie, ce que l'indiscipliné Vallès ne supportait guère<sup>7</sup>. Son anticléricalisme simpliste, ayant ses sources dans le matérialisme du XVIII s. se manifeste aussi dans ses oeuvres littéraires, où il présente les pratiques religieuses avec des traits grotesques ou au contraire: il introduit des éléments religieux dans les scènes qui n'ont rien de commun avec la religion. L'athéisme de Vallès n'était pas un fait isolé: de nombreux facteurs<sup>8</sup> ont contribué à ce qu'en France

<sup>5</sup> „Revue des Deux Mondes“, I. III. 1885. Brunetière n'est pas seul à affirmer cela. Il suffit de jeter un coup d'oeil dans le Larousse du XX<sup>ème</sup> s. t. VI. p. 901.

<sup>6</sup> Rouch. II, 39.

<sup>7</sup> Cf. son article „Les morts“, v. *Tabl. de P.*, 162—166.

<sup>8</sup> Cf. Ch. Moeller, *Littérature du XX<sup>ème</sup> siècle et christianisme*, t. II, Ca-sterman. Tournai. Paris 1953; pp. 172—175 — Faiblesse de la formation chrétienne vers 1880; pp. 180—181 — Situation de l'apologétique à la fin du XIX<sup>ème</sup> s.; pp. 190—191 — Les milieux intellectuels laïques à la fin du XIX<sup>ème</sup> s. et passim.

l'indifférence en matière de religion et l'anticléricalisme s'infiltraient de plus en plus dans les différentes couches de la nation. Vallès ne fit que suivre ce courant. D'autre part, les chrétiens ne savaient rien opposer à l'élan de cette „religion de l'humanité“ et au scientisme. L'enseignement religieux était superficiel: on étudiait quasi mécaniquement les matières exposées dans les manuels, sans rattacher les problèmes de la religion à la vie quotidienne. On soulignait trop le devoir d'obéir, et l'on ne développait pas l'initiative: ainsi le catholicisme devint synonyme de passivité et de résignation. La situation était encore pire dans les milieux où le christianisme allait de pair avec l'hypocrisie moralisante. Si nous ajoutons que les catholiques, effrayés par les excès des révolutionnaires, se rangèrent du côté des partisans de „L'Ordre“ — donc, dans la deuxième moitié du XIX s., du côté de Napoléon III, nous comprendrons pourquoi Vallès avait une opinion si peu flatteuse sur le catholicisme. Enfin, n'oublions pas la pauvreté de l'apologétique chrétienne et le brillant développement des sciences naturelles et techniques, qui devaient, selon les enthousiastes, garantir le bonheur de l'humanité grâce aux possibilités illimitées de progrès. Tout cela nous explique pourquoi Vallès avait cru, comme tant de ses contemporains, que ces sciences élimineraient la philosophie et la théologie, et guideraient l'humanité vers un meilleur avenir.

Cette attitude envers les problèmes religieux eut des répercussions sur les conceptions politiques et sociales de Vallès. Elle explique une grande part de ses attaques et réserves formulées contre les hommes d'Etat et politiciens français<sup>9</sup>. Il suffisait que l'un d'eux montrât quelque sympathie pour le catholicisme ou quelque tendance conservatrice pour que Vallès le condamnât en bloc. D'autre part, il ne pardonne pas l'élasticité de certains politiciens, car il trouve que celle-ci mène à priser plus haut sa propre carrière que la fidélité à l'idéologie qu'on représente, et

---

<sup>9</sup> Cf. les articles cités par Gille: pp. 189, 349, 351, 408, 409, 410—411; cf. J. Vallès, *Les Enfants du Peuple*, pp. 163—170, v. l'article in „La Rue“ du 23. III. 1867; cf. Schel. p. 39; cf. Prosc. 153—154.

qu'un tel politicien se vend facilement à la bourgeoisie et aux intérêts particuliers. Les jugements sévères de Vallès sont en général bien fondés<sup>10</sup>. Pourtant il se rend bien compte que quelques-uns des hommes d'Etat qu'il attaque sont de grands politiciens: ainsi, déjà en 1884, il prédit avec beaucoup de clairvoyance et une justesse surprenantes la brillante carrière de G. Clémenceau (bien qu'il sous-estime le rôle de Gambetta).

Vallès applique les mêmes critères à la critique des institutions politiques. Voici comment il caractérise le Parlement français: „Un grand monument bête, avec des colonnes comme une église catholique, ayant en face de lui la Madeleine, à sa gauche l'Arc de Triomphe, prisonnier de ces deux voisins de pierre, tout plein de leur odeur, de religiosité et de leur fumet de soudarderie, empestant le Bon Dieu et Napoléon“<sup>11</sup>. On voit donc que l'influence de l'Eglise l'irrite ainsi que le culte de l'expansion appuyée sur la violence. Il considère que le travail du Parlement se limite à un bavardage sans conséquence, et qui ne mène pas à la solution de problèmes aussi importants que celui de la liquidation du chômage et de la misère. Le problème d'une répartition des revenus nationaux, juste et profitable pour tous, reste intact: „Allons-donc! On est encore au temps de Tibère. Les pères conscrits discutent à quelle sauce le turbot sera mangé et en jettent les arêtes aux crève-la-faim“<sup>12</sup>. C'est pourquoi Vallès n'a pas confiance en ce Parlement, où la voix des masses laborieuses n'est pas écoutée. Selon lui, la III<sup>ème</sup> République agonise parce qu'on y applique une vieille politique, et, pour la sauver, il faudrait revenir aux premières formes de gouvernement et à la réalisation de grands principes de la Révolution de 89, énoncés à l'époque où le peuple influait réellement sur les affaires de l'Etat. Un parlement composé de représentants des classes laborieuses

<sup>10</sup> Il suffit de les comparer avec les jugements de Marx sur Thiers et sur Favre; v. K. Marks, *Wojna domowa* (La guerre civile) pp. 42, 45, 47, 48. Il faut souligner que Vallès traite ces questions en publiciste, — Marx — en historien.

<sup>11</sup> D'après Gille, p. 407.

<sup>12</sup> Gille, 413. Art. du „Cri du Peuple“ du 11. 8. 84.

(Parlement en blouse, où prendraient la parole les petits fils de Babeuf et de Proudhon) serait son idéal<sup>13</sup>. Les nations qui n'ont pas de vrais représentants au parlement ne sont pas vraiment libres, elles n'ont pas, à coup sûr, „la liberté sociale“ que Vallès distingue de „la liberté bourgeoise“<sup>14</sup> basée le code napoléonien qu'il déteste, car celui-ci a été paraphé avec l'éperon „du dictateur corse. Vallès a beaucoup parlé du problème de la liberté: voici comment il juge (in *Le Cri du Peuple* du 7. XI. 84) le code mentionné ci-dessus:

„...un livre infâme, qui dessèche l'âme de ses interprètes et menace aussi implacablement les innocents que les coupables“<sup>15</sup>. et il caractérise ainsi l'attitude des tribunaux (in *Le Cri du Peuple* du 23. III. 84):

„Dans la franc-maçonnerie du Palais...il y a l'esprit de corps et la solidarité des persécutants. Il suffit qu'un être humain ait été considéré coupable au bas de l'échelle, pour qu'il ait, jusqu'au haut du calvaire, tous les hommes de la justice contre lui“.

Il suffit de rappeler l'affaire Dreyfus pour évaluer l'importance du jugement émis par Vallès, frappé de la sévérité des sentences et de l'insensibilité envers l'inculpé qui, parfois, peut être victime d'une erreur judiciaire. Vallès désirerait un régime où les fonctions judiciaires et militaires seraient exercées, tour à tour, par tous les citoyens: „Tout le monde est constable comme tout le monde est soldat.

...L'espionnage et le ligotage meurent, et la cité vit plus tranquille et plus libre, sous l'oeil de tous, chacun venant à son heure comme l'armée, monter sa garde. „écrit-il dans *le Cri du Peuple* du 5. IV. 84. On voit bien, ici, l'influence du socialisme utopique. Mais dans ses rêves, il y a toujours une certaine dose de réalisme. Ainsi, en rêvant à une justice idéale, il attaque les abus des avocats qui pensent trop aux profits, et il propose de faire place, dans les tribunaux, aux avocats sans diplôme et sans

<sup>13</sup> Schel. 52—55, *Le Parlement en blouse* in „*Le Cri du Peuple*“, 27. 2. 71.

<sup>14</sup> Prosc. 138.

<sup>15</sup> Cf. les articles cités par Gille, 403—407.

robe, élus par le peuple. Il loue l'insitution du jury, car il y voit „une généreuse tendance vers la pratique familière et simple de la justice“<sup>16</sup>. et il voudrait pousser la démocratisation jusqu'à créer „une espèce de conseil de famille du quartier“, dont il définit ainsi le rôle:

„Ils (c. à. d. les membres de ce conseil) pourraient répondre dans l'improbabilité du délit ou du crime; se porter garant, expliquer la faute, la voiler peut-être“<sup>17</sup>.

Les traces d'utopie qu'on trouve dans cette conception sont la preuve d'un humanitarisme naïf se rattachant à la doctrine de J. J. Rousseau, mais il y a, en plus, une critique sévère des tribunaux français, qui rappelle l'attitude de Julien Sorel devant les juges. Quant aux réformes proposées par Vallès, notons la décentralisation des prisons et l'adoucissement des souffrances de l'inculpé qu'on fait si souvent défiler en compagnie des gendarmes ou des geôliers. Vallès remarque, il est vrai, qu'une amélioration s'est opérée sous la III<sup>ème</sup> Rép., car les prisons sont moins sombres, la nourriture meilleure etc., mais la punition la plus dure est restée: c'est le silence obligatoire qui fait souffrir le plus les intelligents, et qui n'a aucun effet sur les brutes.

Matérialiste, Vallès considère le crime d'un point de vue déterministe, et il affirme, comme Emile de Girardin, qu'il ne faudrait pas punir les criminels. C'est pourquoi il est contre l'application de la peine de mort, et il déclare que le criminel devrait faire l'objet des études scientifiques qui permettraient de découvrir le secret de la responsabilité humaine<sup>18</sup>. Et c'est ici qu'il s'éloigne de la conception catholique, car il attribue la responsabilité aux milieux, dans lesquels le criminel avait vécu, et non au criminel lui-même. On doit remarquer, en passant, que Vallès s'est fait une idée fausse du catholicisme, car il y fait trop de place à la souffrance et à la passivité, et il oublie le libre arbitre et la responsabilité qui en découle. C'est pourquoi il émet des opinions qui sont l'expression de

<sup>16</sup> *Tabl. de P.*, 130. Vallès y fit beaucoup de place aux problèmes de la justice, v. pp. 121—161.

<sup>17</sup> *Ibid.* 131.

<sup>18</sup> „*Cri du Peuple*“, 29. III. 1884, d'après Gille, 406—407.



son humanitarisme, mais qui trahissent une certaine antipathie pour le christianisme;

„En tout cas nous devons tuer le droit de „faire souffrir“ prôné par les prêtres... Cette torture des âmes est bel et bien la soeur aveugle de la torture catholique“, et il invite la Municipalité de Paris à détruire la prison qui est „une succursale de l'enfer chrétien“<sup>19</sup>.

Il a pourtant raison de mettre en relief le problème des souffrances, car les erreurs judiciaires invitaient à la prudence. Dans ses articles sur les prisons, il a plus d'une fois reparlé du problème de la souffrance et du mal, étudiés à la lumière des considérations sur la bonté et sur la justice divines<sup>20</sup>, mais ici encore il commet une grosse faute, lorsqu'il discute sur la justice divine, en rejetant la conception chrétienne de la responsabilité, et, suivant sa doctrine déterministe, il désirerait probablement que Dieu déterminât l'homme dans le bien et dans la justice, en lui garantissant le bonheur pour toute la vie. Vallès luttait justement pour ce bonheur terrestre, basé sur le bien-être et sur la paix. C'est pourquoi la conception chrétienne de la vie, d'ailleurs mal formulée même par les chrétiens, l'irritait beaucoup. Il l'exprimait ainsi: „La terre est le grand Dépôt, d'où l'on sort pour aller au ciel...“<sup>21</sup> C'est cet antichristianisme qui lui fait exiger que les tribunaux soient organisés sur des principes laïques: sans serment religieux et sans aumôniers pour desservir les prisons. Et tout cela est dicté par l'amour de la liberté.

Combien donc plus libre doit être le citoyen non emprisonné?! Et, toujours conséquent, Vallès prônait la liberté sans rivages<sup>22</sup>, même quand cette liberté comportait quelque danger pour la cause des insurgés de Paris (Vallès était partisan de la liberté de la presse, même pendant la Commune!). On retrouve la même logique dans ses énonciations sur la structure de l'Etat, qui de-

<sup>19</sup> Gille, 129—130.

<sup>20</sup> *Tabl. de P.*, 134, 140.

<sup>21</sup> *Ibid.* 140.

<sup>22</sup> Rouchon, in „*Mercur de France*“, 5. V. 1933, et 1. II. 1935.

vrait garantir le maximum de liberté à tous les citoyens. Voici quelques remarques préliminaires à ce sujet.

Sa conception de l'Etat est, pour ainsi dire, l'inverse de celle de Hobbes (1588—1679) qui élabora un système très logique proposant l'organisation de l'Etat avec un pouvoir central quasi despotique. Vallès, au contraire, postule un gouvernement collectif, des fonctionnaires et employés élus, la décentralisation poussée le plus loin possible, la liquidation de l'armée permanente; il voit l'Etat comme une fédération de communes, libres et autonomes. Paris devrait aussi être une commune. Il s'agissait, avant tout, de pousser le plus loin possible le contrôle du pouvoir exécutif, et d'éviter à tout prix la dictature<sup>23</sup>. Ce radicalisme d'idées et de postulats peut être expliqué par son attitude de publiciste qui se rend compte de l'impossibilité de réaliser ses conceptions, mais qui juge que l'exagération dans une direction définie attire l'attention des lecteurs et, en provoquant de différentes réactions, elle force à chercher de nouvelles solutions. Cette exagération consciente prouve que nous avons devant nous un artiste, mais cela rend plus difficile le déchiffrement des idées pour en reconstruire un système logique. Cette difficulté provoqua le jugement que nous trouvons dans le *Larousse* du XXème s. (t. VI. p. 901) „...il (Vallès) vise trop à l'effet, et, chez lui, l'originalité de la forme est le plus souvent faite de bizarreries, comme celle du fond n'est guère due qu'à des paradoxes qui dissimulent mal l'absence d'idées politiques, littéraires ou philosophiques“.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, Vallès n'était pas philosophe de métier et, dans le domaine de la politique, il s'intéressait surtout aux problèmes sociaux<sup>24</sup>. Mais puisque les discussions sur ces problèmes provoquaient des conflits, vu l'évidence de l'exploitation des ouvriers, dont on avait fait des robots mal rétribués, on préférerait considérer que les énonciations en ces matières n'appartiennent pas au domaine des idées politiques.

<sup>23</sup> Schel., 354—356, *Le Conseil Municipal* in „Le Cri du Peuple“, 6. VI. 84.

<sup>24</sup> Dans la lettre du 22. V. 78, à A. Arnould, il écrit: „...cette question sociale dont M. Gambetta a dit qu'elle n'existait pas. Elle n'existe pas? Il n'y en a pas d'autre“. Prosc. 181.

Vallès, ayant déclaré la primauté des problèmes sociaux, ne s'occupe de la politique internationale qu'en tant que problème de collaboration internationale entre prolétaires, dans leur lutte contre le Capital. Il comprenait mieux que Babeuf qu'il était encore trop tôt pour que le peuple pût s'emparer du pouvoir, par la force, mais il s'engageait dans les luttes pour contribuer à saper les positions des oppresseurs. Sa vision de l'Europe future n'est pas nette: Gaston Gille, l'auteur de la plus importante monographie sur Vallès, en parle en ces termes:

„A défaut d'un système ou d'une conception précise le directeur du Cri du Peuple a de vives sympathies pour les démocraties pacifiques: une fédération des peuples libres, voilà quel serait sans doute son nébuleux idéal<sup>25</sup>.

Dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> s., ce projet semble être moins nébuleux, mais les grands politiciens qui pensent à l'organisation réelle des Etats Unis d'Europe n'ont pas beaucoup précisé cette conception. Vallès parlait avec réserve de cette future Union Européenne, car il doutait de la possibilité de garantir l'exécution des ordres d'un gouvernement paneuropéen: Voilà ce qu'il écrit dans le Cri du Peuple du 23. XI. 1884:

„Où serait la sanction du verdict? John Bull lui-même ne filerait-il pas des bancs du tribunal pendant le prononcé de la sentence s'il a vu rouler dans les coins quelque chose qu'il puisse escamoter et qu'il empochera même si c'est gluant de boue et de sang?<sup>26</sup>.

Il ne croit donc pas que les Anglais, dont il a tant admiré la bonne éducation politique, soient capables de faire quelque sacrifice pour le bien de la communauté européenne.

Le problème de la coexistence de différentes nations est lié à celui de la paix et de la guerre. Deux attitudes contraires sont à noter: ou bien on glorifiait la bravoure et les exploits de guerre — et la carrière brillante du Petit Caporal avait fasciné bien des hommes — ou bien on montrait les rayons et les ombres de la vie guer-

<sup>25</sup> Gille, 396.

<sup>26</sup> D'après Gille, 397.

rière, en soulignant l'absurdité et les horreurs de la guerre. Ce problème ne fut mis en relief qu'aux environs de la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, dans des livres comme *Clairembault* de R. Rolland, „Le Feu“ de Barbusse et *Les Thibault* de R. Martin du Gard. Dans les raisonnements des ennemis de la guerre, donc chez Vallès aussi, il y a une lacune déplorable: ils ne savent pas expliquer comment remédier au mal actuellement, sans toutefois laisser son pays sans défense en face d'un ennemi éventuel. La pleine réalisation du désarmement et la liquidation complète des guerres sont une vision d'un lointain avenir. C'est pourquoi les conceptions des pacifistes du XIX<sup>ème</sup> et de la première moitié du XX<sup>ème</sup> s. sont plutôt des utopies ou de la poésie, mais elles ont le mérite de montrer le mal qu'il faut combattre et l'idéal vers lequel il faut tendre. Voici comment Vallès présente ce problème; dans le Courrier Français du 9. IX. 1866:

„L'orgueil de la patrie s'efface devant la haine de la guerre, Fils émancipés, nous ne demandons plus que le monde s'agite, et nous répugnons à imposer aux autres le despotisme de notre gloire comme une vengeance ou une aumône“<sup>27</sup>.

C'est comme une promesse de non — agression, au nom d'une nation forte et qui n'est pas menacée par ses voisins. Mais à l'autre extrémité, reste l'inévitable nécessité de défendre le pays. Plein d'admiration pour l'élan patriotique et les exploits des sans-culottes ainsi que pour la force des révolutions du XIX<sup>ème</sup> s., Vallès considère que l'armée régulière ne sert pas à grand chose (puisqu'elle a perdu la guerre contre les Prussiens), et ce n'est qu'une levée en masse ou une insurrection nationale qui puissent sauver le pays. Les enfants mêmes y prendraient part<sup>28</sup>. C'est une conception naïve et qui ne prend pas en considération le développement rapide et inquiétant des armes et de la tactique modernes. Au XIX<sup>ème</sup> s., ce développement était moins visible, mais Vallès savait à quoi s'en tenir; seulement, il agissait en publiciste, en soulignant

<sup>27</sup> Gille, 166.

<sup>28</sup> Art. du 10. XI. 1883, cité par Gille, 400—401; v. aussi le „Cri du Peuple“, du 19. XI. 1883.

les forces que peut offrir la nation. Il mit aussi en relief l'importance de l'union spirituelle qui s'opère grâce au patriotisme pour attaquer, par ricochet, le Gouvernement de la Défense Nationale, avec Gambetta en tête, pour ne pas avoir exploité, dans la guerre contre les Prussiens, toutes ces forces qu'on avait détruites sur les barricades de la Commune.

Quant à l'armée<sup>29</sup>, il la regarde à travers ses souvenirs d'Angleterre où il n'y avait pas de parades militaires, et où l'on voyait rarement l'uniforme, dans la rue. C'est pourquoi la vie des casernes avec sa discipline brutale fera l'objet de ses attaques; il condamnera tous les excès militaires, et il peindra avec réalisme les horreurs de la guerre<sup>30</sup>. Il liquiderait volontiers le budget de la guerre d'autant plus que la plupart des dépenses servent à conquérir des terres, appelées pays coloniaux, au prix du sang et de l'argent des citoyens français. Il suffit de comparer ces énonciations avec la doctrine de J. de Maistre sur la guerre (et sur le bourreau!) ou au moins avec les chansons de Béranger, pour se rendre compte de l'amplitude des opinions sur la guerre qu'on glorifiait, sous l'influence de la gloire des campagnes napoléoniennes et du succès des guerres coloniales. Ce ne sont que les deux guerres mondiales qui dégrisèrent les admirateurs des exploits militaires.

Comme on l'a dit plus haut, Vallès s'intéressait surtout au problème de la liberté, de la paix et du bien être, en un mot du bonheur terrestre; et la situation réelle des classes laborieuses, en France et en Angleterre, fournissait le fond de ses articles (car il connaissait mal les autres pays)<sup>31</sup>. Il n'approfondissait pas l'étude des oeuvres économiques ou philosophiques, mais il connaissait

<sup>29</sup> Sur son attitude envers l'armée v. les articles cités par Gille, 165, 399—401; v. aussi *Tabl. de P.*, 102, 103, 105; la haine de la guerre: v. Vallès, *Les Enfants du Peuple*, art. „Rome“ p. 141.

<sup>30</sup> v. p. ex. l'article sur la bataille de Sadova et celle de Custoza.

<sup>31</sup> Gille affirme: „Comme Proudhon, il a peu de sympathie pour les nations martyres telles que la Pologne“, 396, n. 4. Cela prouve que Vallès ne savait absolument rien sur les insurrections polonaises et il croyait à la passivité de la nation polonaise. Il sait peu sur l'Italie, car il écrit à A. Arnould Prosc. 161: „L'Italie, quel pays est-ce?“ — et il s'agissait de l'état économique du pays.

certains aspects des problèmes, ayant certainement beaucoup étudié les penseurs du XVIII<sup>ème</sup> s. et lu, quelque peu superficiellement d'ailleurs, les écrits de Proudhon et discuté avec des personnes plus versées que lui, en ces matières. Mais il étudia très peu les oeuvres de Marx, bien qu'il eût envie de connaître à fond le „Capital“<sup>32</sup>. Il n'eut pas la force de lire jusqu'au bout cette vaste oeuvre, et, par conséquent il ne pouvait pas être marxiste ni communiste. Il ne s'affilia pas à l'Internationale, car il était ennemi de toute discipline de parti et il ne s'appropriä pas les idées marxistes, car à l'époque où le marxisme commençait à se propager, Vallès vivait déjà avec les souvenirs des ses luttes: vers la cinquantaine, on n'accueille pas volontiers une doctrine nouvelle. Et pourtant, ses conceptions dénotent plus d'affinité avec le communisme que ne le suggère G. Gille<sup>33</sup>. Quelques citations suffiront pour le démontrer. Voici ce qu'il écrit dans *Le Cri du Peuple* du 14. V. 84

„D'un côté, le Capital; de l'autre le Travail. Peu nous importent les politiquards qui grouillent entre les deux camps; agiteraient-ils le chiffon rouge des Montagnards ou le mouchoir blanc des parlementaires! Vieilleries que tout cela! Reliques à jeter dans un coin! Il ne s'agit pas de repêcher, dans la marmite de Papin les arlequins de l'histoire, mais d'écouter ses bouillonnements et de crier au secours quand la machine casse les bras et écrase le coeur des hommes dans l'enfer des usines!

Si les damnés du travail peuvent former une légion, s'organiser en armée, au lieu de rester les victimes, ils deviendront les dirigeants (c'est Vallès qui souligne) de toute cette mécanique de fer, qui est la mère de la production moderne: mère

<sup>32</sup> Cf. Prosc. 174, 180.

<sup>33</sup> Gille écrit, 429: „Vallès le moins internationaliste, à coup sûr, des socialistes français; Vallès admirateur zélé de Proudhon, donc anti-marxiste par fidélité aussi bien que par tempérament“. cf. aussi Gille, 471. Cet argument n'est pas bien fondé, parce que Marx lui-même avait beaucoup de considération pour les premiers écrits de Proudhon (cf. Fréville, dans K. Marx, F. Engels, *Sur la littérature et l'art*, Edit. Sociales, 110. Fréville écrit encore; „En France... les idées du marxisme ne commencent à se propager que dix ans après la Commune...“, *ibid.* 127.

infâme aujourd'hui, servante affreuse, qui assassine tout autour d'elle, au nom de ses maîtres. Mais il n'en serait point ainsi, quand ce monde de feu et d'acier, arraché à quelques-uns, appartiendrait à tous. Pour s'emparer de cela, il faut sans doute une nouvelle bataille, mais la Misère ainsi massée tiendra plus longtemps contre la mitraille... etc.<sup>34</sup>.

Vallès voyait donc bien la lutte qui s'était engagée entre les possesseurs des instruments de travail et ceux qui n'avaient que leurs bras à offrir; il voyait aussi la possibilité de nationaliser la grande industrie et de la soumettre au contrôle de ceux qui travaillent à la sueur du front pour enrichir un petit nombre de riches financiers, et puis il prévoyait la nécessité d'une nouvelle révolution, plus puissante que les précédentes- ce qui se réalisa, mais non en France. Et voici ce qu'il dit sur la propriété, dans une lettre à son ami Arthur Arnould (22. V. 78):

„J'approuve ta lettre, sur la propriété, question pénible, haute, périlleuse. Mais je conclus dans mon esprit... à son absorption dans la grande collectivité — non seulement nationale, mais universelle. Nous n'en sommes pas là mais il faut sans cesse, sans cesse enfoncer cette idée dans le crâne des hommes“. Et plus loin il ajoute: „Sais — tu que nous devenons presque communistes, sur cette question de propriété? Heureusement nous haïssons l'autorité...“ Et encore: „...les forces corporatives peuvent devenir des tyrannies corporatives, si l'on peut encore amasser — s'enrichir“<sup>35</sup>. Selon Vallès, il faut assurer le progrès du standard de vie de la nation entière, sans privilégier quelques groupes qui ne feraient que profiter du travail des autres. Pour éviter cette faute, Vallès propose non seulement de réhabiliter le travail, mais de l'anoblir et de l'universaliser:

<sup>34</sup> Schel. 348—349. Cf. aussi l'art. „Amnistie“ in *Le Cri du Peuple* du 9. I. 85 (Schel. 403): „...On n'en crèverait pas moins de faim, pendant longtemps encore, partout où la meule n'est pas à celui qui la tourne“; il parle de la lutte armée dans „Le Réveil“, du 1. 8. 82. (Gille, 358).

<sup>35</sup> Prosc. 181. Voici encore une citation qui prouve ses aspirations communistes, d'ailleurs mal précisées: „Pour moi, je rêve une humanité pacifique, où la végétation serait riche et belle, et la terre riche pour tous, ...“, *Tabl. de P.* 166.

„Il n'y a pas une question ouvrière: il y a la question sociale. Avant cinquante ans, la science aura assassiné la Fatigue, la machine sera reine, et ce serait à recommencer si on ne voyait pas au-delà d'une revendication des mains calleuses. Je suis de ceux qui veulent que la peine soit partagée entre tous — qui désireraient que tous fissent „manuellement“ dès demain leur part de la grande besogne dont sont chargés seuls aujourd'hui les ouvriers que l'on juge et qui se jugent peut-être „inférieurs“ au fond d'eux-même, parce qu'ils sont imprégnés du préjugé malgré leur orgueil de classe. Ils trouvent leur travail infériorisant. Je tiendrais, moi à l'universaliser et à l'anoblir“<sup>36</sup>.

Vallès ne veut pas autonomiser le problème ouvrier, mais au contraire il veut que tous soient ouvriers: „appeler l'ouvriérisme un quatrième Etat, c'est créer un quatrième Etat“, dit-il. Et lui, il ne veut pas multiplier les classes, mais plutôt les unifier. C'est pourquoi il reproche aux capitalistes l'exploitation de ceux qui sont leurs frères et qui travaillent dans des conditions parfois inhumaines; il les accuse de laisser périr de misère des citoyens qui cherchent en vain du travail:

„Du travail! Quel épouvantable cri, quand il est jeté comme dans un désert, au milieu de la capitale du monde, trente siècles après les famines de Ninive et de Babylone etc...“<sup>37</sup>

Surtout en Angleterre, certaines absurdités l'irritaient beaucoup p. ex. la société prodiguait ses soins aux orphelins, laissés par ceux qui sont morts d'inanition ou par ceux qui, poussés par la misère, sont devenus criminels et ont été condamnés à mort par cette même société qui n'a pas su leur assurer le pain quotidien. Et pourtant, à côté de cette misère, il y a non seulement l'aisance mais le luxe!<sup>38</sup>

Puisque ces énonciations à nuances communistes datent des environs de 1880, et que, dans la jeunesse, elles ont été moins nettes, on peut dire qu'il y a eu, chez Vallès une évolution vers la gau-

<sup>36</sup> Prosc. 187. lettre à A. Arnould du 19. VI. 1878.

<sup>37</sup> Gille, 415, („Cri du Peuple“, 20. I. 84).

<sup>38</sup> Cf. Prosc. 193, 194, 208.



che. Cependant des tendances moins radicales sont restées (influence de Proudhon).

A cette époque, il s'enthousiasme pour la Science, comme beaucoup de Français, et il se fait une belle vision de l'avenir, dont toutes les merveilles seront le résultat des recherches scientifiques; la révolution même n'est autre chose que la Science en marche<sup>39</sup>. Parmi les sciences, il souligne la primauté des sciences naturelles et techniques: il a plus de considération pour les ingénieurs que pour les „poètes bavards“ ou pour les „conquérants sanglants“; il s'intéresse beaucoup aux études des phénomènes électriques<sup>40</sup>, il exprime son admiration pour les travaux de Lesseps au Suez, pour „ce chemin qu'est entrain de tracer, en dépit de Dieu, la main des hommes“<sup>41</sup>.

Cette dernière phrase prouve bien que Vallès croyait que l'humanisme athée allait être l'un des attributs de la nouvelle culture, basée sur la Science. L'attitude antireligieuse est ici un trait caractéristique, car, selon lui, la religion est le soutien de ce qui est vieux, Or, Vallès crie: „Le passé, voilà l'ennemi. „Tout ce qui est lié au passé ne peut plus animer la société moderne, et ne saurait être un ferment garantissant le progrès et formant l'humanité nouvelle. C'est pourquoi Vallès affirme que ceux qui gouvernent actuellement ne remplissent pas leur mission, car „ils relèvent d'une main ce qu'ils font mine de renverser de l'autre“<sup>42</sup>. Et puis ils ne sont pas animés de la grande passion de lutter pour une grande cause, ce qui faisait la force de Démosthène ou de Mirabeau.

C'est sur ce fond d'idées que se place sa critique de l'enseignement cultivant l'admiration pour l'antiquité et pour le passé, en

---

<sup>39</sup> Gille, 358. („Le Réveil“, 1. 8. 1882): „La Révolution n'est que la marche de la science en avant...“

<sup>40</sup> „Il se passionna ensuite pour la lumière électrique dont on ne parlait alors qu'avec des ricanements sceptiques. Il eut même des rendez-vous, à l'Opéra, avec des ingénieurs et des capitalistes, pour étudier l'éclairage du théâtre. Ces messieurs haussèrent les épaules en regrettant d'avoir perdu du temps à écouter de pareilles billevesées“, écrit Fr. Jourdain in „Connaissance“, nov. 1920 p. 946.

<sup>41</sup> Gille, 187, 188 („La Rue“, 28. 9. 67).

<sup>42</sup> Gille, 189. („La Rue“, 23. XI. 67).

général. Au fond, Vallès ne désirait pas la destruction des richesses que nous ont laissées les anciens, bien qu'il lançât des cris sauvages du genre de : „Le feu aux bibliothèques“, ou „...et toi, Homère, aux Quinze-Vingt“... etc.<sup>43</sup> Il voulait seulement souligner que les études universitaires du XIX<sup>ème</sup> s. consistaient à tourner dans un cercle d'idées qu'on ne voulait pas dépasser, répétant les citations toujours les mêmes, et qui devinrent presque des dogmes :

„Il y a la Bible de l'Université, comme il y a la Bible de l'Eglise, et le catéchisme de la Sorbonne est aussi antique que le catéchisme du Vatican“<sup>44</sup>.

Cela aboutit enfin, selon lui, à l'oubli de l'homme vivant et de ses besoins qu'il faut satisfaire non en répétant des phrases sublimes, énoncées il y a deux mille ans, mais en réalisant l'humanisme basé sur les conquêtes les plus récentes de la Science. Pour améliorer cet état des choses dans l'enseignement, Vallès propose de :

1) rendre moins dure l'existence de l'instituteur et ne pas le charger de devoirs politiques spéciaux, qu'il définit clairement : „tourner pour la préfecture la manivelle électorale“

2) Garantir à chaque commune la liberté du choix du système d'enseignement (au nom des libertés démocratiques réalisées dans la fédération de communes libres) ce qui ne permettrait pas au gouvernement central d'imposer ses volontés<sup>45</sup> et préserverait contre l'immuabilité des formes politiques et sociales.

<sup>43</sup> Deffoux Léon „Sur une phrase célèbre de Vallès : „Le feu aux bibliothèques et aux musées“. (in „Mercure de France“, 15. V. 1932, p. 252. L'article de L. Deffoux explique bien l'attitude de Vallès il suffit, comme l'affirme avec justice Deffoux, de comparer les opinions de Vallès et des Goncourt pour juger moins sévèrement l'auteur des Réfractaires. Vallès : „Le passé, voilà l'ennemi. C'est ce qui me fait m'écrier dans toute la sincérité de mon âme : on mettrait le feu aux bibliothèques et aux musées, qu'il y aurait pour l'humanité non pas perte mais profit et gloire... Et plus loin Vallès écrit : „C'est toute une petite famille de grignoteurs diplômés, gradés qui entretient ce culte des choses qui, magnifiques dans leur temps, sont ridicules et gênantes dans le nôtre“ Les Goncourt (dans „Idées et sensations“): „L'antiquité a peut-être été faite pour être le pain des professeurs“. C'est à peu près la même chose, mais dite en termes moins violents.

<sup>44</sup> Gille, 377. („Le Réveil“, 7. XII. 81).

<sup>45</sup> Gille, 402—403) cf. les art. du „Cri du Peuple“ du 16. XI. 83. et du 4. III. 84.

C'est pour cette raison qu'il bafoue les intellectuels qui tiennent les rênes du gouvernement:

„Ils se croient capables de gouverner les républiques vivantes parce qu'ils ont lu l'histoire des républiques mortes, parce qu'ils ont appris le droit dans les livres moisis de Justinien ou dans le code infâme de Napoléon“<sup>46</sup>.

et Vallès constate qu'à l'avenir c'est „le blousier“ qui sera le ferment nouveau de la culture moderne“. La pensée s'est élargie dans le front du peuple“, dit-il dans le „*Réveil*“ du 7. XII. 81, et ce sont les travailleurs qui connaissent les problèmes actuels tandis que les savants hellénistes ne savent pas sortir du cercle des idées des temps anciens. C'est pourquoi les jeunes gens avec des diplômes ne savent pas trouver de place dans la société vivante (beaucoup se suicidaient) et deviennent révolutionnaires ou opportunistes faisant de l'argent, en se mettant du côté de ceux qui exploitent le peuple<sup>47</sup> et, quand le peuple demande du pain, ils l'écrasent avec des forces armées ou l'envoient à la guerre<sup>48</sup>.

Ainsi Vallès divise la société en deux camps opposés, et, puisque la lutte continue, il se range du côté des opprimés et défend leurs droits, non pour réaliser une doctrine minutieusement élaborée<sup>49</sup>, mais pour forcer les défenseurs de „*L'Ordre*“ bourgeois à réaliser les belles devises depuis longtemps formulées: Liberté, Egalité, Fraternité. Et Vallès concentre son effort non sur des considérations théoriques, mais il s'applique à relever les fautes et erreurs des gouvernements. Son activité de journaliste en est

<sup>46</sup> Schel. 347—348. v. l'art du „Cri du Peuple“, *L'armée sociale*. Vallès écrit pareillement dans *Le Citoyen de Paris*, le 15. II. 81: „La Révolution avorta justement parce qu'elle était tombée entre les mains de pédants rouges, qui la traitèrent comme une république antique, d'après Gille, 376.

<sup>47</sup> Gille, 377 („*Le Citoyen de Paris*“, 15. II. 81). Ibid. 409—410 („*Le Cri du Peuple*“, du 4 et 25. XI. 83, 17. II. 84.

<sup>48</sup> Il le dit en artiste, dans la préface au livre de Benoît Malon: „...le canon, fils de la machine, et qui arrive toujours en hurlant défendre sa mère, quand ceux qu'elle tue se relèvent“. d'après Gille, 348.

<sup>49</sup> Dans le „*Figaro*“ du 23. XI. 1865, il écrit: „...j'aime mieux voir ce qu'une époque a dans le coeur, ce qu'une société a dans le ventre, que d'apprendre ce qu'un monarque constitutionnel a dans la tête“.

la meilleure expression; et il faut souligner qu'il exerça sa critique avec une rare tenacité et véhémence<sup>50</sup>, à partir de son premier travail (*L'Argent*, 1857) jusqu'au dernier article, dans le *Cri du Peuple*, quelques semaines avant sa mort (1885). C'est la foi en la victoire définitive du peuple qui le soutenait dans cette lutte opiniâtre qui avait pour but d'établir un nouveau régime de propriété<sup>51</sup>.

Ce mouvement révolutionnaire est d'une force irrésistible, et chaque révolté ayant, comme le dit Vallès, „charge d'âmes“, devrait le soutenir jusqu'au dernier souffle. C'est cette mission que s'impose le Communard<sup>52</sup>. Sa foi en la marche victorieuse de la Révolution est d'autant plus forte qu'il voit des alliés au-delà des frontières de la France, même dans le pays ennemi: l'Allemagne<sup>53</sup>. Il faut donc organiser tout le prolétariat pour opérer les changements nécessaires. Vallès ne croit pas à l'efficacité des attentats ni à celle des grèves, qu'il considère comme des palliatifs qui ne font qu'émettre les forces, et détruisent l'unité des masses prolétariennes, en n'apportant que certaines concessions<sup>54</sup>, mais conservant le statu quo, tandis qu'il s'agit d'établir la souveraineté du peuple.

Qu'est-ce que le peuple? — Vallès l'explique largement:

„Le peuple, — je n'entends pas là l'armée seule des blouses, — il n'y a plus guère de blouses, d'ailleurs...

Le peuple? Non, ce n'est pas uniquement la troupe des mains noires, recrutée devant l'établi, l'étau ou la meule... Mais il y a des laborieux et des pauvres en dehors de l'usine et de l'atelier. Sous ce nom de peuple, il faut embrasser, et d'une embrassade républicaine — tous ceux dont la fortune n'est pas fille du hasard, mais du travail. Le travail, voilà le signe de ralliement. Est du peuple quiconque ne doit pas à un simple

<sup>50</sup> Cf. les témoignages de J. Lemer, dans la préface du livre de Vallès „Les Enfants du Peuple“, p. 27—28., et de Richepin, dans „Les Etapes d'un Réfractaire“, où il parle entre autres de la conférence de Vallès sur Balzac (1865).

<sup>51</sup> Schel. 401. („Cri du Peuple“, 9. I. 85).

<sup>52</sup> Schel. 57. („L'Entrée des Prussiens“).

<sup>53</sup> Schel. 58.

<sup>54</sup> Prosc. 181 (Lettre du 22. V. 78).

héritage de traditions ou de coutumes son pain et son influence, sa place honnête étroite ou large, dans le champ de la vie; — du peuple, quiconque lutte avec courage et produit, dans l'obscurité ou au grand soleil, sa part d'outils, — pour aider au jeu de la grande machine démocratique dont les premières pièces ont été forgées par la Révolution française mais qui, depuis, hélas! semble avoir écrasé plus d'hommes qu'elle n'a su moudre d'idées<sup>55</sup>.

On voit qu'il reconnaît la nécessité de dépasser la Grande Révolution française, s'il s'agit de l'attitude envers le travail, mais il s'arrête à mi-chemin entre la vision de l'organisation économique communiste et le système féodal et cela est une des traces de l'influence de Proudhon. Le mot „peuple“ est riche dans sa définition et cela abolit l'affirmation de Brunetière insinuant que Vallès excluait de cette définition certaines catégories de travailleurs. C'est pour le peuple que celui-ci écrivait, et c'est à ses jugements qu'il tenait<sup>56</sup>, ayant, comme il le disait lui-même, „la manie du peuple“.

Vallès précise aussi comment il entend le rôle de la foule, dans l'histoire :

„La foule! on ne la comptait pas autrefois. Les historiens regardaient en haut, point en bas. Ils croyaient que la patrie appartenait à quelques meneurs, que les bergers étaient les maîtres, avec des dogues de combat pour faire la leçon et montrer, à coup de dents, le chemin au troupeau. S'il en fut ainsi, jadis, il n'en n'est plus de même aujourd'hui. Personne n'est sûr de conduire la masse, nul ne la domine et ne l'opprime. On peut bien la supplicier avec les instruments de tyrannie du vieux monde. Mais de ce que cette armée anonyme souffre, elle n'est pour cela ni résignée, ni vaincue. Et c'est elle qui a toujours le dernier mot... etc.“<sup>57</sup>.

<sup>55</sup> *Tabl. de P.*, 207—208.

<sup>56</sup> Dans une lettre à A. Arnould, il écrit: „Il (Rocheport) pense à ce que dira Koning ou Villemessant, en écrivant. Je pense, moi, à ce que dira quelque pauvre que je ne connais pas, mais qui dans un trou d'ouvrier ou de déclassé, rêve à une justice meilleure, et écoute les paroles que jettent les chefs de révoltés“. *Prosc.* 171.

<sup>57</sup> *Tabl. de P.* 103.

Ainsi Vallès fait la critique de l'ancienne méthode historique, trop encline à représenter les évènements comme des aventures ou des exploits de princes ou de personnages éminents, en oubliant le rôle des masses populaires et d'autres facteurs encore. Il souligne avec insistance cette erreur :

„C'est pourquoi ils ont tort, ceux qui croient que tel ou tel homme peut soulever ou enchaîner la Ville.

Non! c'est de toutes parts que vient la force, absolument comme les inventions sont trouvées, grain par grain, goutte par goutte, dans des tamis ou des cornues placées on ne sait où! Un beau matin, un homme donne la matrice d'une formule à tous ces éléments dispersés — et l'on dit qu'il a du génie! Il n'a fait qu'accoucher le peuple en travail“<sup>58</sup>.

Comme on voit, Vallès ne veut pas reconnaître la grandeur du génie, mais cette diminution, poussée si loin, n'est qu'une protestation contre la conception romantique du génie, qui rappelle la conception antique du poète-vates par qui parlait une divinité, et ce n'est pas une attaque contre la grandeur même de l'homme créant quelque chose de nouveau. Vallès oublie un peu, ou omet à dessein, le labeur puissant de ceux qu'on appelle génies, et il commet la faute due à son déterminisme, auquel Lanson (p. 1046) a répliqué (en parlant de Taine): „l'écrivain est déterminé, la grandeur ne l'est pas“. L'auteur de Jacques Vingtras ne veut pas admettre d'autre explication (en dehors du déterminisme), car, matérialiste conséquent, il dit: „C'est croire à Dieu que de penser que les idées surgissent ainsi que des miracles“. C'est

<sup>58</sup> Ibid. 104. On trouve les mêmes idées dans le „Réveil“ du 24. IV. 82. (Gille, 372): „...personne n'a inventé, d'un coup ni un système ni une arme, ni l'imprimerie, ni la poudre à canon. C'est croire à Dieu que de penser que les idées surgissent ainsi que des miracles. „Et il rappelle qu'il faut rendre hommage“ à tous ceux qui ont, dans l'ombre, préparé l'oeuvre ou la fortune de ces victorieux, au prix des plus obscures et des plus douloureuses défaites! ...Il n'y a pas la fraternité des hommes, mais il y a la solidarité fatale et sourde des efforts, et nul ne peut dire où commence la création. „Dans l'art. „La proposition Raspail“ (in „Le Citoyen de Paris“, 8. III. 81) nous lisons: „...on sait que le génie de quelques-uns n'est fait que de l'intelligence ou de la douleur des foules“. — (Il y a ici une allusion politique).

pourquoi il est contre le culte des Grands Hommes et il considère que leurs dépouilles mortelles devraient reposer, comme celles des simples mortels, aux cimetières et non au Panthéon. „Je ne salue pas les héros morts, mais les travailleurs vivants“, écrit-il dans son article sur Waterloo<sup>59</sup>. Cette phrase caractérise peut-être le mieux son attitude envers le culte de la grandeur.

L'influence de Taine est très visible ici, et, bien qu'une impulsion marxiste ne soit pas exclue, c'est le positivisme d' A. Comte qui pèse le plus sur ces opinions, car il a plus longtemps et plus directement influé. Déjà en 1861, Vallès déclare :

„Je veux avoir le droit de toucher à tout, à vos amitiés, à vos gloires, si elles gênent le chemin; pouvoir déterrer, s'il le faut, vos grands hommes, mesurer leurs squelettes et peser les cendres de vos Annibals. Je dis que c'est là ce qu'il faudrait faire, je ne dis pas que je le ferai (V. dit cela pour tranquilliser les autorités). Je prendrai au moins quelques ridicules de ceux qui mettent des gants à leurs moignons des croix d'honneur à leurs ulcères. J'essaierai de montrer que quelques soi-disant schismes sont des cultes, un flambeau devient vite un cierge, et les drapeaux font les écharpes<sup>60</sup>.

C'étaient les points principaux de son programme de lutte contre la routine et l'opportunisme. A l'époque où il se mit à écrire *Le Tableau de Paris* (in *Gil Blas* à partir de janvier 1882), il développa plus d'une fois ses idées, indiquant ce que l'on pourrait faire pour adoucir le sort du peuple :

„Aller dans ce peuple, partout où il y a une pensée qui couve, sous un toit pauvre ou maudit, dans une maison libre ou d'Etat, partout où il y a un ridicule en uniforme, un vice de vogue, un mal en honneur, c'est mettre sous les yeux de Paris les ressorts, rouillés ou luisant de fer honnête ou d'or canaille, de toute la mécanique sociale. Peut-être à les voir palpiter comme

<sup>59</sup> Rouch. II. 63.

<sup>60</sup> Rouchon Ulysse, *Autour des soixante ans de Jacques Vingtras* in „*Mercur de France*, I. V. 1939, p. 577. Cette attitude critique de Vallès s'est manifestée déjà vers 1850. v. Gille, 48.

des tronçons vivants, on prendra pitié des souffrances et l'on verra ce que valent l'élixir des empiriques, les cataplasmes des philanthropes et les potions de la charité.

Les malentendus qui arment les classes les unes contre les autres viennent de ce que certaines douleurs et certains supplices sont ignorés, de ce que certaines sottises restent dans l'ombre. On est encore au respect d'institutions qui eurent leur grandeur, mais qui, aujourd'hui, sont des insultes au génie, au génie moderne, et encombrant la marche en avant<sup>61</sup>. Dans toute son activité de journaliste „politicien“, on voit le grand souci d'extirper les abus sous toutes les formes et de montrer les fautes des gouvernements. Il faut donc se demander si Vallès savait bien voir ce qui se passait autour de lui.

Comme premier argument, on peut citer le fait qu'il a su critiquer sa propre activité. Dans l'introduction écrite pour le livre de Th. Chabert, *Canticides*, Vallès constate que les chefs de la Commune étaient de mauvais organisateurs, et il n'attribue pas la faute aux chefs militaires, mais il dit que c'étaient les journalistes et les orateurs (et il appartenait à ces deux catégories!) qui ne remplirent pas leur mission, car ils ne savaient que détruire, sans avoir élaboré de conception nette du nouveau régime<sup>62</sup>. Vallès voyait la discorde, le manque de plan cohérent, et autres fautes qui accélérèrent la défaite des Communards, qu'il présentait<sup>63</sup>. On peut admettre qu'il avait une bonne intuition (ou de bonnes informations) puisqu'il „prédisait“ ou annonçait les luttes sur les barricades, quelques semaines avant l'insurrection<sup>64</sup>. Il s'orientait assez bien dans la situation politique et sociale, sous la III<sup>ème</sup> République: il voyait le manque de coordination dans les démarches des organisations ouvrières<sup>65</sup>, le bon sens des capitalistes qui, pour-

<sup>61</sup> *Tabl. de P.* 104.

<sup>62</sup> Art. cité par Gille, 280.

<sup>63</sup> C'est A. Callet qui en parle, dans „La Nouvelle Revue“, du 15. X. 1918 (Rouch. I 154).

<sup>64</sup> Schel. 61. („Cri du Peuple“, des 1. et 5. III. 1871).

<sup>65</sup> Gille, 309. -- lettre de Vallès à H. Malot.



tant, vu leur petit nombre, doivent compter avec les postulats des masses laborieuses;<sup>66</sup> il voyait aussi la décadence de l'aristocratie, mais il se rendait compte de l'importance des groupements politiques monarchistes, bonapartistes, orléanistes, etc.<sup>67</sup>, croyant fermement à la victoire certaine de la „révolution sociale“ qu'il prônait toujours. Les déformations des beaux principes et les nombreux abus, qu'il critiquait avec tant de passion, le poussaient parfois à crier comme un incendiaire. Mais il ne faut pas prendre ces énonciations au pied de la lettre. Vallès comprend la nécessité de trouver des Idées constructives et d'agir suivant un programme bien élaboré<sup>68</sup>. Ensuite, la doctrine de Vallès ne se borne pas à „la destruction du vieux monde“, comme le suggère Bourget, dans ses *Etudes et portraits*; la critique de Vallès montre aussi ce qu'il faudrait faire pour que la vie soit moins dure. Cette critique part toujours de la même position, elle doit donc s'appuyer sur des convictions bien ancrées.

Vallès est-il un nihiliste comme l'affirme Bourget?, en l'appelant „exemplaire, et le plus saisissant peut-être, du nihiliste français“. La clef de ce jugement se trouve dans le mot „français“, ainsi que nous pouvons en déduire des phrases suivantes:

„Tout destructeur de la société [?] qu'il puisse être, par tempérament et par éducation, il demeure social, en ceci qu'il lui faut l'opinion des autres ...Il n'a pas ce pouvoir de solitude absolue de l'âme, face à face avec son idée qui permet au révolutionnaire russe d'aller et de venir comme en dehors des autres hommes“<sup>69</sup>.

Bourget compare l'auteur des „Réfractaires“ au poncif du révolutionnaire nihiliste, rappelant le nihiliste Souvarine de „Germinal“.

<sup>66</sup> Cf. les art. in „Marseillaise“, les 2 et 8. I. 1870 (Gille, 218) v. aussi *Tabl. de P.*, 170.

<sup>67</sup> Schel. 157 (art. in „La Marseillaise“, 17. 7. 78) . Schel. 161 (art. in „La Marseillaise“, 26. 7. 78).

<sup>68</sup> *Prosc.*, 156. Vallès y écrit „... tant qu'il n'y en aura pas un (programme), on s'égarera et on mourra, dans l'ombre des idées, à l'éclair des défaites!...“; v. aussi l'art. *Amnistie* in „Cri du Peuple“ du 9. I. 85. (Schel. 403).

<sup>69</sup> P. Bourget, *Etudes et portraits. Vallès*.

Vallès ressemble plutôt à Etienne Lantier. Celui-là n'est pas un nihiliste; c'est un socialiste.

Le problème principal, dont Vallès fut obsédé pendant toute sa vie, est celui des garanties de la liberté. Et le Communard donne, en cette matière, une indication préliminaire de plus grande importance: éviter tout dogmatisme!: „Pourquoi se moquer de la mythologie antique, si l'on refait une mythologie moderne?“, écrit-il dans le „*Figaro*“ du 23. XI. 1865. Vallès veut donc qu'on étudie la réalité, scientifiquement et sans apriorisme. La connaissance de l'état réel de la société et l'étude de la régularité du fonctionnement de l'administration seraient possibles, dans la société nouvelle, grâce à un vaste système de contrôle et à „la critique d'en bas“<sup>70</sup>.

Le régime politique de cette société nouvelle pourrait s'appeler: fédération des communes.

Les idées de Vallès ne sont pas très originales: elles forment un amalgame de différentes influences, d'ailleurs bien cimentées par son impressionnante individualité. C'est dans le Siècle des Lumières qu'il faut chercher le premier foyer d'idées qui éclairèrent le jeune Vallès. Il puisa dans les oeuvres des philosophes matérialistes collaborant à l'Encyclopédie. L'influence de cette philosophie ainsi que les idées révolutionnaires furent modifiées par le romantisme, visible dans les nuances d'utopie et de rêveries, qu'on note dans certains passages de l'oeuvre de Vallès<sup>71</sup>. Il faut surtout souligner l'influence particulière de J. J. Rousseau<sup>72</sup>. Tous les

<sup>70</sup> *Tabl. de P.* p. 90—91: „Les bonnes places sont désignées et marquées par des pattes graissées une société forte pourra gratter la graisse et l'analyser et en barbouiller la face du préfet ou du commissaire devant de public. Elle aura de quoi solder les journaux qui inséreront ses protestations comme ses réclames“.

<sup>71</sup> *Tabl. de P.*, 166: „Pour moi, je rêve une humanité pacifique, ou la végétation serait riche et belle, et la terre riche pour tous...“

<sup>72</sup> Julien Lemer, *Histoire de ce livre*. Dans cette introduction au livre de Vallès *Les Enfants du Peuple*, il écrit: Il m'a semblé souvent au milieu de nos discussions sur la fameuse“ question sociale“, discussions dans lesquelles Vallès, exagérant les théories de Rousseau et les aspirations de Proudhon, aboutissait presque toujours, à force d'inexorable logique, à établir la nécessité de faire table rase de toutes les institutions...“

deux, ils sont peu précis et peu systématiques: ils sont, avant tout, écrivains et non philosophes dans (le sens technique du mot). C'est de lui que Vallès hérita la tendance à délivrer de la tradition la société contemporaine, et, quand il combattait le culte de l'antiquité, il imitait Rousseau qui affirmait que les sciences, les arts et la civilisation en général sont sans valeur. Mais sur ce point, il diffère pourtant de son devancier, car il veut construire le monde nouveau selon les indications de la Science. Ce scientisme a ses sources dans le rationalisme du XVIII<sup>ème</sup> s., avec lequel Rousseau avait rompu.

L'influence du rationalisme se manifeste dans sa philosophie matérialiste et dans sa foi au progrès qui doit se réaliser grâce à la science. Celle-ci apporterait le bonheur de l'humanité. Cette attitude rapproche Vallès des naturalistes et l'éloigne des romantiques.

Les conceptions politiques du Réfractaire portent la marque des idées propagées par les penseurs et politiciens des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Il n'est pas question d'établir les influences directes — ce qui, le plus souvent, est impossible — mais de dresser, pour ainsi dire, la généalogie des idées de l'auteur de „Jacques Vingtras“ et de définir ses rapports avec les courants contemporains.

Ainsi, on trouve la conception fédéraliste de l'Etat chez un des journalistes de la Révolution française, Brissot, et aussi chez les communistes Babeuf et Cabet ainsi que chez Proudhon<sup>73</sup>. L'originalité de Vallès consiste à lier cette conception avec la philosophie matérialiste appuyant sur la science les changements révo-

<sup>73</sup> On trouve des informations sur Brissot, chez Hatin *Hist. polit. et littér. de la presse en France*, Paris 1860, t. V. p. 45.

On peut citer comme une curieuse coïncidence le fait que Vallès comme Brissot avait voulu fonder, en Angleterre, un lycée où il pourrait propager ses idées contre le gouvernement. Cf. Hatin, V. 24—25; et Prosc. 209. Sur Cabet: Garaudy, „Les sources fr. du socialisme scientifique, 1949 (Edit. Réunis) p. 165 et sq. Cabet présente sa conception de l'Etat dans „Voyage en Icarie“, 1838. On trouve une pareille conception chez Proudhon, „du principe fédératif“, 1863. v. Garaudy, op. cit. Brissot a influé sur Proudhon, et tous les deux ils sont sous l'influence du penseur de Genève. Cf. aussi A. Bayet et Fr. Albert *Les écrivains politiques au XIX siècle*, Paris 1907.

lutionnaires, qui aboliraient définitivement la féodalité basée sur les titres de noblesse et, plus tard, sur l'argent (l'Empereur Ecu, comme le disait Blanqui). Vallès, comme beaucoup de révolutionnaires, doit plus à l'antiquité qu'il ne veut l'avouer et bien qu'il dise avec ironie: „Ils (c. à. d. certains politiciens) se croient capables de gouverner les républiques vivantes parce qu'ils ont lu l'histoire des républiques mortes...“<sup>74</sup>. Il connut l'antiquité au moins assez pour protester contre l'imitation servile, et, en réagissant contre le culte du passé, il chercha des idées progressistes et, sous l'influence de nombreuses lectures, il se rapproche des socialistes et des communistes de différentes nuances: surtout de Babeuf, Proudhon et J. Guesde, enrichissant ainsi ce qu'il avait hérité des anciens. Les tendances communistes sont de plus en plus visibles, chez lui, dans les dernières années de sa vie, ainsi que peuvent le suggérer les noms mentionnés ci-dessus. La confrontation des idées avec la réalité éveilla en lui l'esprit de révolte, cet esprit qui anima la Révolution française. C'est pourquoi les acteurs de cette révolution avaient fasciné l'auteur des „Réfractaires surtout les plus radicaux qui luttaient pour les droits du peuple et non pour affermir le pouvoir de la bourgeoisie. En ce sens, Marat pouvait être un modèle pour Vallès. Cela peut être suggéré par le fait que c'est dans l'entourage de Marat qu'on propagait le postulat de liberté illimitée de la presse<sup>75</sup>, que Vallès soutiendra avec une tenacité remarquable (naturellement il ne fut pas seul à propager cette idée; Emile de Girardin en fut un des plus grands propagateurs), car il voulait que le peuple eût le droit de rappeler ses revendications.

Babeuf (1760—1797) avait aussi lutté pour cette cause, considérant même que le peuple a le droit de se révolter contre les gouvernements oppresseurs, et dans des conditions plus favorables, il doit avoir le droit de contrôler les affaires de l'Etat, sur lesquelles il devrait être largement informé<sup>76</sup>. Nous retrouverons tout

<sup>74</sup> Schel. 347—348.

<sup>75</sup> Hatin, t. IV. 339. — C'est Fréron, le rédacteur de „L'Orateur du Peuple, qui propagait cette idée.

<sup>76</sup> Cf. Garauzy, op. cit. 72.

cela chez Vallès ainsi que l'idée de l'émancipation des femmes, propagée aussi par Fourier, problème qui ne trouva sa réalisation, en France, qu'après la II<sup>ème</sup> Guerre Mondiale. Si l'on prend en considération que Babeuf, par ses idées, devançait de beaucoup son époque, on pourra constater que l'auteur de „La Rue à Londres“ ne propageait pas des idées attardées. D'ailleurs, il postulait avant tout la réalisation des principes qui n'étaient en vigueur qu'en théorie (p. ex. Liberté, Egalité, Fraternité) et il ne pensait pas à élaborer quelque nouvelle théorie. Cette attitude de praticien lui faisait p. ex. souligner avant tout les dangers qu'apportait l'industrialisation plutôt que de présenter la vision du bien-être que promettait déjà l'essor brillant du machinisme.

Dans l'analyse des influences, il ne faudra pas oublier celle de l'Angleterre qui fit sur lui à peu près la même impression (en matière politique) que sur Voltaire.

Et pour finir, ajoutons que Vallès subit encore l'influence plus ou moins directe des révolutionnaires qui avaient pris part aux révolutions de Juillet et de Février.

Gaston Gille, qui a ramassé le plus de matériaux sur Vallès, souligne, parmi toutes ces influences, celle de Proudhon. Cette influence est pourtant moins grande. En voici les raisons:

1) Vers la fin de sa vie, Proudhon<sup>77</sup> passa sur les positions des possesseurs pour propager de nouveau le droit „d'user et d'abuser de la propriété“, tandis que Vallès évoluait vers la conception de l'Etat basé sur l'économie collective.

2) La religion occupe beaucoup de place dans le système de Proudhon — Vallès l'excluait du sien.

3) L'auteur des „Réfractaires“ était plus intransigeant que Proudhon, dans son attitude envers la bourgeoisie, bien qu'il y eût, chez lui aussi, des tendances de moralisateur, qui effaçaient les contours de sa doctrine politique; il se rangeait toujours du côté du Travail dans sa lutte contre le Capital, tandis que Proudhon était, selon l'expression de Marx, „un petit bourgeois balloté entre le Capital et le Travail“<sup>78</sup>.

<sup>77</sup> Ibid. 145—155.

<sup>78</sup> D'après Garaudy, 151.

4) Garaudy affirme que Proudhon détournait la classe ouvrière de la lutte politique et posait la solution des problèmes sur le plan économique. Il est vrai que Vallès propageait l'idée de lutte pour le progrès du standard de vie, mais il ne renonça pas à la lutte politique (même armes en main!)

5) Vallès sympathisa avec toutes les luttes pour la liberté, et il se déclara ennemi intransigeant du II Empire. Proudhon resta indifférent en face de la révolution de Février, et il condamna la révolte de Juin (1848). Il contesta le droit des ouvriers à la coalition et condamna les grèves p. ex. celle de St. Etienne, en 1845. Vallès ne les condamna jamais, bien qu'il ne crût pas à leur efficacité, jugeant que seule la révolution pourrait changer la situation des ouvriers, et il conseille la lutte, au moins sous forme de résistance passive, p. ex. dans l'article *La grève du loyer*.

On voit une certaine influence de Proudhon sur l'attitude personnelle de Vallès, s'exprimant dans son individualisme anarchisant, mais on ne peut pas accuser le Communard „d'anarchisme verbal“, ni de conformisme, comme le fait Garaudy envers Proudhon.

Toute la vie de Vallès et son activité de publiciste et d'écrivain, ainsi que ses idées, diffèrent de l'attitude et des idées de Proudhon. La doctrine très populaire de celui-ci avait le plus probablement servi plutôt de prétexte pour propager ses propres idées, beaucoup plus radicales, que de guide idéologique.

Ainsi, malgré les nombreuses influences, les idées de Vallès portent la marque de son individualisme et de son attitude de littérateur militant. Bien qu'il pensât à la carrière politique, il ne fut jamais politicien, car ni son tempérament ni ses idées ne le prédisposaient à ce métier. Par contre, il fut un brillant publiciste et un bon propagateur d'idées. Mais il faut souligner avec insistance que Vallès abordait tous les problèmes en écrivain et que son oeuvre est, comme le dit très justement P. Bourget, dans ses *Etudes et portraits*, „le contraire de l'esprit philosophique ou scientifique qui voit les choses en formules“. Vallès voyait le monde en images et ses articles de combat sont plein d'images. Il suffit de comparer ses articles avec ceux de Babeuf, sa *Rue à Londres* —

avec les *Notes sur l'Angleterre* de Taine, pour se convaincre qu'il y a entre eux une différence comme entre une nouvelle et un protocole. Au lieu de froids syllogismes, il y a des phrases riches de comparaisons, de métaphores, etc. ce qui fait un monde d'images et de sensations, et non de raisonnements et de formules, car Vallès fait passer le monde visible et sensible à travers le prisme de son tempérament, et non à travers celui de la raison. Cela est très visible dans sa correspondance (cf. les lettres à A. Arnould, in *le Proscrit*, Ed. Fr. Réunis, Paris, 1950) où l'on voit comment ses sentiments: mauvaise humeur, satisfaction, etc... influent sur le ton de la lettre. Dans ses articles, on retrouve les mêmes variations avec le ton agressif comme dominante, bien qu'il y ait parfois des traces de découragement. La haine pour le gouvernement de Napoléon III y tient une large place, et c'est à travers ce prisme que les hommes et les faits sont jugés. Cela donne, en résultat, des jugements hâtifs et tendancieux qui ne résultent pas de la naïveté de l'observateur, mais plutôt — du calcul du publiciste. En voici un exemple:

„Cette Rome, l'histoire l'a frappée au coeur; mais sa tête est restée debout sur les épaules du monde... Est-ce que les idées d'unité, de patriotisme, de communisme niveleur, est-ce que tout cela ne vient pas de Rome en droite ligne, n'est-ce pas le pédantisme de nos Romains de collège, latinistes de cour ou de cuisine, qui coupe à la France les ailes, aux pauvres les vivres<sup>79</sup>.

Dans cet extrait, nous voyons clairement comment l'auteur concentre ses arguments-images sur la ligne d'attaque contre Rome, contre la religion et la tradition; on y voit aussi une simplification des problèmes calculée selon la réceptivité des lecteurs. Une autre fois, quand il faudra attaquer une autre institution, le poids de l'accusation retombera p. ex. sur l'Etat<sup>80</sup>, et les affaires religieuses seront au deuxième plan; et parfois même l'auteur sera indulgent, en ces matières: ainsi, sous l'influence de ses souvenirs, il

<sup>79</sup> Gille, 186—187, extrait de l'article du 26. X. 1867. in „La Rue“.

<sup>80</sup> Prosc. 143.: „C'est l'Etat qui fait les pères féroces... etc.

atténuée, dans l'article *Christmas day* (dans le recueil *La Rue à Londres*) les jugements, d'habitude très sévères, qu'ils porte sur les Anglais et sur la religion. Il le fait pour mettre en relief l'atmosphère agréable de cette fête si agréable aux enfants. Il le fait donc pour des fins artistiques. D'autre part, si nous prenons en considération sa tendance à faire de la caricature et du grotesque, nous comprendrons que ceux qui prennent ses énonciations au pied de la lettre — ainsi que le faisaient la plupart de ses contemporains qui considéraient ses écrits non comme des oeuvres d'art littéraire, mais comme des exposés de doctrine — seront surpris d'y trouver des „paradoxes“ et un „manque d'idées abstraites“. Voilà pourquoi Bourget dit que Vallès a des sensations à la place des idées. Et il faut bien dire que la reconstruction de l'ensemble de ses idées n'est possible que si on les a extraites de leur enveloppe artistique avec lesquelles elles font corps, parfois. Pour ces raisons, la plupart des critiques ne virent qu'un chaos de conceptions et affirmèrent que Vallès n'a pas de convictions politiques<sup>81</sup>. Mais les convictions de celui-ci sont beaucoup plus solidement ancrées que ne l'insinuent les critiques prévenus: toute la vie de Vallès le prouve. Il est vrai qu'elles irritaient les partisans de „L'Ordre“, surtout à cause des postulats radicaux répétés avec insistance. C'est pourquoi on tâcha de parler le moins possible de ses oeuvres, et l'on émit sur la personne de l'auteur des jugements au moins défavorables, qui ne permettent pas toujours de croire à la bonne foi des informateurs<sup>82</sup>.

<sup>81</sup> C'est peut-être Jules Clère qui formula cette caractéristique: „...C'est chez lui un pêle-mêle incroyable d'idées et de mots, les unes heurtant les autres, et tout cela se mêlant dans un concert qui, malgré des notes parfois discordantes, ne manque point d'une certaine originalité et d'un charme véritable. Comme politique, Vallès est un ignorant et un incapable; il se laisse aller aux entraînements de son tempérament et du milieu dans lequel il vit; il n'a ni conviction ni énergie“. D'après Rouch. II. 142.

<sup>82</sup> v. p. ex. Rouch. II, 148—152. Pour souligner l'ignorance politique de Vallès et en faire un barbare (il s'agissait de compromettre les communards) on présenta des „témoignages“ très naïfs: p. ex. Vallès, membre du Comité Central de la Commune, aurait écrit à Protot, membre de la Commune, (qu'il pouvait voir tous les jours!) une lettre dans laquelle il aurait proposé l'abolition de la



Encore aujourd'hui, Vallès est assez sévèrement jugé, même dans les milieux qui éditent ses oeuvres<sup>83</sup>. Il en est ainsi parce qu'ils le jugent selon les exigences des marxistes d'aujourd'hui, en oubliant un peu l'artiste.

Enfin, nous ne pouvons pas nous satisfaire d'une appréciation ou d'une caractéristique trop brève, du genre de celle que nous trouvons chez Gille<sup>84</sup>, qui met en relief seulement trois tendances: individualiste, réformiste et fédéraliste, car ce genre de généralisation laisse toujours des lacunes. Mais, entre les dépréciations de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> s. et le travail quasi apologétique de Léon Hirsch (1948), nous devons trouver un peu de place pour un jugement plus mesuré, embrassant le mieux possible l'ensemble des idées de Vallès.

Résumant ce qui vient d'être dit plus haut, on peut constater ceci:

Vallès ne fut pas, comme le suggéraient certains critiques, un ignorant ou un romantique naïf. Il eut, certes, des illusions et des enthousiasmes trop spontanés, parfois, mais il sut aussi apprécier à leur juste valeur les faits et les situations; il eut aussi le courage de critiquer les fautes commises par les milieux gouvernementaux, ce qui fait supposer l'existence de convictions sincères et d'idées bien ancrées. Ses postulats, traduits de la langue littéraire en prose politique, suivent la ligne du bon sens, et ses paradoxes appartiennent au domaine de la littérature, et sont un des traits caractéristiques du style de Vallès (surtout de son style de publiciste militant). Et puis, ces „paradoxes“ n'étaient souvent que des postulats formulés en termes violents, qui réclamaient des

---

grammaire... Dans „Le Fils du Père Duchêne Illustré“, on imprima la copie d'un „protocole“ d'une réunion du Comité de la Commune, pendant laquelle, Vallès aurait demandé, comme dans la lettre, l'abolition de la grammaire et de l'orthographe, et il aurait exigé qu'on cessât d'enseigner tout ce qui touche l'Antiquité...

Après de scrupuleuses recherches, Rouchon constata qu'un tel protocole n'avait jamais existé.

<sup>83</sup> Cf. Prosc. p. 27., Préface de Lucien Scheler.

<sup>84</sup> Gille, 472.

réformes, justes mais radicales, (hélas, trop radicales pour les contemporains), qui garantiraient la réalisation des beaux principes: Liberté, Egalité, Fraternité.

Les conceptions „communisantes“ et „anarchisantes“ de Vallès ne nous choquent pas comme ses contemporains, bien qu'elles se prêtent à des critiques, et du point de vue marxiste, et (plus encore) du point de vue chrétien: il y a là des idées qui méritent d'être rappelées.

#### ABRÉVIATIONS

1. Gille — Gaston Gille, *Jules Vallès (1832—1885), Ses révoltes, sa maîtrise, son prestige*. Préface de Lucien Descaves, Paris. Flammarion, 1941.
2. Prosc. — Jules Vallès, *Le Proscrit*. Correspondance avec Arthur Arnould. Editeurs Français Réunis. Paris, 1950.
3. Rouch. — Ulysse Rouchon, *La vie bruyante de Jules Vallès*, 2t. „La Région illustrée“ Saint-Etienne, 1935.
4. Schel. — Jules Vallès, *Le Cri du Peuple* Février 1848 à mai 1871. Avec préface et notes de Lucien Scheler Editeurs Français Réunis, Paris, 1953.
5. —Tabl. de P. — Jules Vallès, *Tableau de Paris*. Cinquième édit. N. R. F. Libr. Gallimard. 1932.